Le premier mois

Au fond, c'est à cause de Trevor que tout a commencé. N'est-ce pas lui qui m'a suggéré d'acheter un test de grossesse ?

Si ce qui va suivre peut s'apparenter, même de loin, à une lamentable recherche de circonstances atténuantes, rappelons tout de même que la plupart des gens refusent de reconnaître leurs propres erreurs de jugement. En ce qui me concerne, je suis pleinement consciente de mes petites faiblesses. Pour autant, cela signifie-t-il que je doive en être absoute sans confession ? Aucunement. Mais au moins faut-il porter à mon crédit mon désir de me montrer telle qu'en moi-même. Et si *telle qu'en moi-même* n'est qu'une pauvre sotte gaspillant son temps en projets aussi vains que fumeux, elle ne supporte tout de même pas la comparaison avec un authentique affreux comme Gengis Khān, Jack l'Eventreur ou Maggie Thatcher.

Je vous le concède, j'ai toujours été ce que vous pourriez appeler une égoïste et je n'essaie même pas de le cacher, du moins pas à moi-même. Notez que lorsque je parle d'égoïsme, il ne s'agit pas de celui qui consiste à faire main basse sur la plus grosse part de pizza quand j'invite des copains à la maison. Ce n'est pas du tout mon genre. Cela risquerait de ternir mon image. Je ne fais pas non plus allusion au fait de bousculer les vieilles dames dans le métro pour arriver avant elles à la dernière place libre dans le wagon. Le sprint

est une activité bien trop épuisante pour moi. Je veux parler de l'égoïsme diabolique qui est le fléau de mon existence depuis que j'ai l'âge de trois ans.

C'est à cette époque lointaine que je vis pour la première fois ma sœur Sophie jouer avec une poupée — une mégère à la tignasse rousse qui tirait la langue chaque fois qu'on lui tapait sur le ventre, le genre d'horreur à vous donner des cauchemars. Va savoir pourquoi, j'eus le coup de foudre pour la rouquine. Je décidai sur-le-champ que cette poupée était pour moi. Pour parvenir à mes fins, je ne reculai devant aucune bassesse, comme d'attendre que ma sœur s'endorme pour lui prendre le jouet des bras et lui expliquer, alors qu'elle se réveillait en pleurant, qu'il était en réalité à moi et qu'elle avait seulement *rêvé* que papa et maman le lui avaient offert, avant de serrer mon trophée contre moi tout en décochant un regard sévère à Sophie, toujours en larmes, et de lui dire : « Maintenant que tu es réveillée et que tu ne rêves plus, tu vois bien que cette poupée n'a jamais été à toi. C'est *mon* bébé. »

Je m'aperçois qu'il est temps que je vous présente Sophie. A mes yeux, Sophie était une déesse lisse et blonde, l'incarnation de la perfection féminine, l'*english rose* dans toute sa beauté. C'était une vraie blonde, avec des cheveux couleur de blé droits comme des baguettes. D'un an mon aînée, elle a toujours été pour moi un modèle inaccessible et un rappel constant de mes insuffisances. Elle avait toujours de bonnes notes à l'école, toujours un petit ami, toujours le meilleur morceau de ce qu'il y avait à prendre dans la vie. Et bien sûr, c'était la préférée des parents. D'ailleurs, comme ils me l'ont avoué eux-mêmes, ils ne m'ont conçue que pour donner une petite sœur à Sophie afin qu'elle ne s'ennuie pas.

C’est de notoriété publique, pour ce qui est de la beauté physique, je suis la plus mal dotée des filles Taylor. Sophie a toujours été la jolie et moi la vilaine. Même bébé, il paraît qu’elle ne bavait pas. Moi, on me surnommait « la limace ». C’est tout dire.

A présent, vous avez compris qu’avoir Sophie pour grande sœur était à peu près aussi frustrant que d’avoir la reine d’Angleterre comme sœur aînée, sans les avantages. A part Elizabeth et Margaret, je ne vois pas deux sœurs aussi furieusement rivales que Sophie et moi. La différence, c’est que Sophie n’a jamais daigné faire mine de s’en apercevoir. Non, je ne joue pas les pauvres victimes. Mon enfance a été un calvaire. Et je suis très bien placée pour comprendre pourquoi Margaret a failli sombrer dans l’alcoolisme.

Mais revenons à la poupée aux cheveux rouges. Je l’ai traînée avec moi un bon moment, jusqu’au jour où elle s’est perdue, sans doute après une chute mortelle dans le gouffre sans fond derrière le dossier du grand canapé du salon, ce trou noir qui a marqué mon enfance de sa béance terrifiante et peuplée d’araignées velues. Puis Sophie a eu un nouveau jouet qu’il me fallut aussitôt posséder — c’était une question de vie ou de mort. Ne me demandez pas de quoi il s’agissait, je n’en ai aucun souvenir.

Entre-temps, j’étais devenue une adulte, du point de vue de l’âge du moins, et je travaillais pour une maison d’édition londonienne. Mais au fond, rien n’avait changé. Bien sûr, je ne volais plus les poupées de ma sœur. J’avais dépassé ce stade : ma jalousie était une jalousie *d’adulte*. Et à présent que je frisais la trentaine, le dernier objet de mon ressentiment était le mariage, au grand dam de Trevor Rhys-Davies, l’agent de change beau à tomber par terre avec qui je partageais un appartement dans Knightsbridge

depuis deux ans, soit la durée exacte depuis laquelle Sophie nageait dans le bonheur le plus parfait avec son mari, Tony. Ah, Tony ! Tony qui lui mijotait des petits plats italiens le dimanche, Tony qui pensait à lui offrir des fleurs toutes les semaines, Tony qui l'invitait à s'étendre pour se reposer lorsqu'il lui trouvait l'air fatigué, ce qui arrivait de plus en plus souvent pour cause de — *Courage, Jane, dis-le ! Dis-leur le pire !* — grossesse sérieusement avancée.

Vous allez argumenter que, d'un point de vue purement technique, le mariage aurait dû être le sujet de jalousie de l'année précédente, et je ne peux pas vous donner tout à fait tort. C'est d'ailleurs bien à cette époque que j'ai remporté haut la main le trophée du pire lancer de riz à la sortie de l'église. C'est également depuis cette triste période que j'ai commencé à fondre en larmes à tous les mariages de mes amies, non pas de joie devant leur bonheur conjugal, mais de dépit quant à l'échec de ma propre vie sentimentale. Je me souviens avoir sangloté comme une malheureuse sur l'épaule de Trevor toute une soirée, après avoir assisté au spectacle déchirant de l'héroïne du jour découpant la pièce montée après avoir jeté son bouquet à une autre que moi, une péronnelle assez rusée pour déjouer mon croche-pied et me coiffer au poteau au terme d'une course où j'avais souffert d'un injuste handicap du fait des talons aiguilles que je portais ce jour-là. (J'ai bien envisagé d'assister aux mariages suivants en chaussures de sport, mais j'ai trop le respect de moi-même et de mes adversaires pour en venir à une telle extrémité.)

D'un point de vue pratique, donc, le sujet de jalousie de cette année n'était plus le mariage mais la grossesse. Ou plus exactement, l'*envie de grossesse*. Cette fixation, pour celles et ceux d'entre vous qui n'en auraient pas entendu

parler, relève d'un processus similaire à celui de l'*envie de pénis* chère à ce vieux Sigmund : l'envie réside non pas dans l'objet en lui-même mais dans sa représentation — un peu comme de porter une croix en pendentif sans éprouver la moindre conviction religieuse, ou d'acheter au mètre des livres reliés en cuir pour en garnir les rayonnages de sa bibliothèque, mais de ne plus avoir lu un seul bouquin depuis le baccalauréat.

Notez que je parle de *grossesse*, pas d'enfant. Le raisonnement est assez subtil, aussi je vous prie de bien vouloir suivre avec attention. Nous n'étions qu'en avril mais j'avais déjà été invitée — et m'étais sentie obligée d'assister — à sept fêtes de naissance depuis le début de l'année. Trois chez des collègues de travail que je n'aurais pas reconnus si je les avais croisés ailleurs que dans les couloirs de Churchill & Stewart, deux chez des gens au mariage desquels j'avais assisté en compagnie de Trevor durant l'année précédente (de chauds lapins, non ?), une chez une femme dont le nom ne m'évoquait absolument rien mais dont le carton précisait que le buffet serait assuré par le meilleur traiteur chinois de la ville (j'ai un faible pour les traiteurs chinois) et la dernière d'une ancienne camarade de classe. Ma mère prétend que celle-ci était ma meilleure amie, mais je me souviens au contraire avoir éprouvé un mépris sans bornes pour cette gourde qui votait conservateur et ne portait que des jupes bleu marine. D'accord, j'exagère peut-être un peu la précocité de l'éveil de ma conscience politique, mais en tout cas, cette fille était un vrai bonnet de nuit. Je me suis tout de même rendue à son invitation dans l'espoir d'y trouver un buffet bien garni, et munie de ce que je considérais comme un généreux bon d'achat à *Au Bonheur de Bébé, la boutique des premiers gazouillis.* Durant tout le

trajet jusqu'à Brighton, je ne cessai pas un instant de me chamailler avec ma mère. « C'était ta meilleure amie ! » « Cette gourde ? Jamais de la vie ! » « Eh bien, elle aurait dû l'être. » « Et pour quelle raison, je te prie ? » « Elle aurait peut-être eu une bonne influence sur toi. » « Pour que je ressemble à une vieille fille flétrie avant l'âge ? Pitié ! », etc.

Quoi qu'il en soit, même si aucune autre fête de naissance n'obscurcissait alors l'horizon, je savais que je ne pourrais pas échapper à celle que Sophie organiserait pour l'arrivée de son bébé, environ trois mois plus tard.

Bref, à présent que je frisais la trentaine au fer à boucler très fin, mon radar intérieur se focalisait sur le cap grossesse, bien que l'aspect technique de la chose m'échappât encore. Rejoindre le Club des Mères sans passer par la case mariage, très bien. Mais quelle était au juste la marche à suivre ?

Vous savez à présent comment s'étaient déroulées ma première grossesse ratée, l'annonce faite au futur papa (également ratée) et la suggestion de ce dernier d'acheter un test de grossesse. Avant de faire l'emplette dudit test, je décidai toutefois d'effectuer quelques recherches documentaires.

En premier lieu, je fis l'acquisition de ce monument de la littérature que toute future maman se doit de potasser depuis les vingt dernières années : *A quoi s'attendre quand on attend un enfant*. A en juger par l'immense succès de cet ouvrage en librairie, je me sentais légitimement en droit d'espérer que les dénommés Eisenberg, Murkoff et Hathaway, auteurs du manuel et médecins de leur état, savaient de quoi ils parlaient. Si ce n'était pas le cas, j'étais dans une belle panade.

Je plaçai le livre dans le tiroir du bas de mon bureau, au travail, de façon à pouvoir m'informer, dans les rares

moments où mon emploi du temps surchargé m'en laisserait le loisir, au cours des journées laborieuses consacrées à faire fructifier le capital en Bourse de Churchill & Stewart, la maison d'édition où j'ai été recrutée au poste d'assistante depuis que j'ai brillamment obtenu mon diplôme de littérature française à l'université d'Essex. Je venais d'aborder le sujet qui me tenait particulièrement à cœur, sous la rubrique *Le Test de grossesse à la maison*, lorsque je fus interrompue.

— Taylor !

C'était ma chef directe, Lana Lane, qui aboyait. Pardon, qui m'appelait. Lana Lane était le genre de femme à qui devaient penser des auteurs misogynes tels que Raymond Chandler ou Ernest Hemingway lorsqu'ils écrivaient des phrases commençant par *Madame X était le genre de femme…* Dans le cas qui nous occupe à présent, Lana Lane était le genre de femme que les autres femmes haïssaient et que les hommes craignaient. Les premières se gaussaient de sa propension à arborer des robes ultramoulantes qui lui donnaient la silhouette d'une vamp tout droit sortie d'un dessin animé façon Jessica Rabbit et qu'elles n'auraient jamais pu porter elles-mêmes sans passer pour des tortues emballées dans un gant à vaisselle. D'une certaine façon, c'était une bonne chose pour moi de n'avoir jamais trop misé sur mon apparence : Lana était le genre de femme à posséder une beauté assez fracassante pour faire verdir de jalousie Claudia Schiffer. Quant aux seconds, ils se méfiaient d'elle comme de la peste bubonique. Non seulement ils avaient l'air de misérables vermisseaux à côté de cette déesse de la beauté, mais celle-ci les ridiculisait à un jeu qui avait autrefois été leur apanage : la chasse à l'auteur à succès. Devant son prestigieux tableau de chasse éditorial, plus d'un avait sérieusement envisagé de se retirer dans

un monastère tibétain. Aphrodite et Artémis en une seule femme, c'était trop pour eux.

En punition de tous ses péchés, les hommes l'avaient surnommée Dodo, et toutes les filles du bureau avaient suivi… comme un seul homme. Puisque, à l'instar du dodo, elle appartenait à une espèce aujourd'hui disparue — en l'occurrence celle des blondes intelligentes (aujourd'hui elles sont toutes stupides, vous n'avez qu'à demander à Sharon Stone ou Jodie Foster ce qu'elles en pensent) — ils étaient ravis de leur petit jeu de mot, qui leur donnait l'impression d'avoir réussi l'exploit de se montrer bienveillants avec elle tout en ayant l'air d'en dire des horreurs. En ce qui me concerne, j'ai peur de ne pas partager leur sens de l'humour. Ou plutôt, je m'en réjouis.

Au demeurant, et bien que la féministe que je suis ait du mal à l'admettre, je dois reconnaître que Dodo n'était pas un sobriquet complètement inapproprié. Car en dépit d'un flair éditorial qui aurait fait passer monsieur Antoine Gallimard pour un pauvre amateur, Lana Lane était gravement handicapée de la socialisation. A trente-cinq ans, elle vivait seule et n'avait jamais eu une seule amie. Le croirez-vous ? Moi, sa subalterne depuis sept ans, j'étais pour elle ce qui s'en rapprochait le plus ! Mais si elle comptait sur moi pour lui enseigner les rudiments de la vie sociale, elle avait misé sur le mauvais cheval…

— Taylor ! cria-t-elle de nouveau depuis son bureau.

C'était un vendredi, jour de congé de Constance, notre réceptionniste-standardiste, et Dodo était à peu près aussi à l'aise avec notre nouvelle installation téléphonique que dans la vraie vie.

— Colin Smythe au téléphone ! hurla-t-elle. Il est en train de s'énerver à propos de son dernier bouquin, je crois

qu'il essaie de faire une imitation de John Wayne, mais je ne comprends rien à ce qu'il veut exactement. Sois gentille, prends-le sur la deux !

Ayant glissé l'enveloppe de la barre chocolatée aux arachides nappée de caramel qui me servait de marque-pages entre les pages de : *Le Test de grossesse à la maison* et *Les examens complémentaires en laboratoire*, je rangeai mon manuel dans son tiroir. Puis, encore tout à mes instructives lectures, je pianotai sur mon téléphone pour prendre Colin Smythe en ligne. Celui-ci était l'auteur distingué de cinq best-sellers historiques scrupuleusement documentés consacrés à la Régence anglaise, dont aucun ne comprenait une once de sexe, mais qui avaient tous fait un malheur auprès du grand public, probablement saturé de sexe par la presse quotidienne et les frasques du Prince de Galles. Il avait également écrit un sixième ouvrage, malgré toutes nos réticences, relatant les aventures d'un surfeur californien qui, ayant émigré à Chicago, y rencontrait le grand amour dans des circonstances particulièrement étranges. Plus ou moins inspiré d'un récit entendu à l'occasion du mariage d'une des amies de son épouse dans cette même ville de Chicago, ce roman avait été édité par nos soins l'année précédente et n'était pas devenu un best-seller, en dépit de l'accueil étonnamment favorable que lui avait réservé la critique. L'ouvrage devait à présent être réédité en poche en Grande-Bretagne, tandis que son édition en grand format allait paraître prochainement aux USA. On espérait que les ventes outre-Atlantique, où Colin comptait de nombreux partisans parmi les lecteurs de Maeve Binchy, seraient assez bonnes pour booster nos ventes de la version de son ouvrage en livre de poche. Après tout, les Américains ont un talent fou pour vendre au reste de la planète des produits que

personne n'aurait eu l'idée de vouloir acheter auparavant. Voyez par exemple l'admirable travail de marketing qu'ils ont fait avec Arnold Schwarzenegger.

— Bonjour, Colin.

J'avais toujours l'impression que j'aurais dû lui donner du *Sir* Colin, et quelque chose me disait qu'il partageait cet avis. Pourtant, malgré l'image que ses lecteurs se faisaient de lui — un Barbara Cartland au masculin, sans les robes rose bonbon ni les caniches assortis —, Sa Gracieuse Majesté ne l'avait pas encore anobli, bien qu'elle fût l'une de ses admiratrices les plus fidèles et qu'elle l'eût invité à plus d'une de ses *garden parties*.

— Ici Jane Taylor. Que puis-je faire pour vous ?

— Vous avez lu le *Times* ?

— Je pense bien. Je n'arrive pas à croire que Tony Blair ait dit une bêtise pareille. Vous ne croyez pas que les journalistes ont exagéré cette histoire ?

— Je-ne-parle-pas-de-notre-*Times* ! éructa Colin. Je parle du *New York Times*.

— Oh, mon Dieu !

Dans un réflexe, je consultai ma montre. Ce qui était aussi stupide qu'inutile. Comme si la grande aiguille pouvait m'aider à rattraper ma gaffe ! Puis, sur une inspiration, je demandai :

— Aurais-je confondu les dates ? Ne me dites pas que votre ouvrage est déjà sorti !

— La réponse est oui, et oui.

Il n'avait pas ajouté « pauvre gourde », mais il avait dû le penser très fort car il me sembla l'entendre distinctement.

— Et le *Times*, *leur Times*, me l'a déjà massacré. A croire qu'ils ne confient aux critiques que des livres dont ils sont sûrs qu'ils vont les détester, histoire de donner un peu de

piment à leurs comptes rendus. Vous avez vu le carnage qu'ils ont fait dans *Femmes d'Affaires* de ce premier polar dont le détective est une employée de maison ex-pom pom girl ?

— Oui, c'était vraiment cruel.

— Et vous avez remarqué que quand l'un de leurs critiques a la mauvaise idée d'aimer un livre, l'ouvrage est descendu au lance-flammes dans l'édition du dimanche ?

— En effet, on s'en est ému dans la profession.

Aussi passionnante que fût cette conversation, j'étais impatiente que Colin Smythe en vienne au fait. Plus vite je serais débarrassée de lui, plus vite je pourrais revenir à mes lectures.

— Tout ceci est très intéressant, Colin, mais que dit exactement le *Times* à propos de *Surf the Wind* ?

J'entendis le froissement des pages du journal sur le bureau de *Duck's End*, la maison de campagne de Colin, suivi de la petite toux qui indiquait qu'il chaussait ses lunettes de vue et s'apprêtait à lire à haute voix.

— Vous écoutez ?

Que répondre à une question pareille ? « Désolée, Colin, c'est l'heure de mon feuilleton radiophonique » ? Avouez que cela aurait été délicat.

— Je ne fais que ça, dis-je en essayant d'infuser un peu d'enthousiasme dans ma voix.

Je m'attendais à un article assez agressif. Je me trompais. C'était de l'assassinat avec préméditation.

— Je précise que le critique littéraire est un historien américain diplômé d'Oxford. Son nom ne me dit rien mais je suppose qu'il sait très bien où il veut en venir. Mais je vous laisse apprécier. « Comment qualifier autrement que de crime littéraire outrepassant les pires excès un ouvrage dont l'auteur décide de situer le récit dans un pays dont il n'est

pas citoyen ? Un tel forfait est déjà suffisamment scandaleux en soi lorsque l'auteur se contente de s'en tenir à une forme narrative stricte. Mais lorsque celui-ci a l'outrecuidance de prétendre maîtriser les nuances de schémas linguistiques typiques du pays qu'il insulte gravement, il se discrédite définitivement aux yeux de tout lecteur sérieux. C'est le cas avec *Surf the Wind*, la dernière tentative littéraire de Colin Smythe, un roman sentimental grotesque, tellement truffé de provincialismes du style *Je pense bien !* qu'on ne peut que supposer que Colin Smythe s'imagine que tous les Américains ne sont que des rustres texans. Si l'une des connaissances de ce monsieur tombait par hasard sur ces lignes, que cette personne soit assez aimable pour l'éclairer sur ce point. Contrairement à une croyance répandue dans certaines îles des Caraïbes et, apparemment, chez quelques Anglais mal informés, tous les Américains ne vivent pas au Texas. Nous ne parlons pas tous avec une tige de foin coincée entre les dents. Chaque région des USA possède un langage idiomatique qui lui est propre, de même qu'en Angleterre, par exemple, on n'attend pas d'un ouvrier de Liverpool qu'il prononce le *h* aspiré comme un étudiant de Cambridge… » Je continue ?

Je ne pouvais donner entièrement tort au critique américain. Il me semblait en effet qu'un auteur anglais essayant de se faire passer pour un Américain prenait autant de risques que, par exemple, un Américain s'imaginant qu'il pourrait imiter un romancier anglais en se contentant de truffer son texte de clichés censés faire couleur locale. Il fallait plus qu'une louche de *fog*, une pincée de *mint jelly* et un bon *five o'clock tea* pour peindre un Londres convaincant. Mais il était difficile d'avouer cela à Colin Smythe. Je choisis donc de biaiser.

— Etait-ce dans l'édition normale ou dans l'édition du dimanche ? demandai-je d'un ton de compassion qui impliquait que si le *Daily Times* avait ainsi massacré *Surf the Wind*, le *Sunday Times* au contraire l'encenserait, et inversement.

J'espérais qu'il s'agissait du *Daily*, car l'avis du *Sunday* était en général plus décisif pour les ventes des best-sellers. A la place de l'explosion verbale que j'attendais, j'entendis le soupir qui d'ordinaire accompagnait le geste de Colin lorsqu'il ôtait ses lunettes.

— Les deux.

— Pardon ?

— J'ai réuni les deux critiques pour vous les lire comme s'il s'agissait d'une seule. Le critique du *Sunday* ajoute que, je cite, « ce serait un immense soulagement de voir Monsieur Smythe s'intéresser à d'autres sujets que ces romans historiques insipides dont il a le secret. Si seulement une bonne âme pouvait le convaincre de se débarrasser du Stetson qu'il se visse sur la tête — c'est une métaphore — pour écrire ses livres ! » J'avoue que cette phrase me déprime particulièrement. [Soupir] Moi qui ai tant aimé l'Amérique quand j'y suis allé ! Dire que je m'y croyais apprécié ! Ne comprennent-ils pas que je n'essaie de singer personne ? que nous parlons tous comme ça, et qu'il nous arrive à tous de dire *je pense bien* ?

— Je pense bien que non !

[Gros soupir]

— Dommage que ni vous ni Lana n'ayez soulevé cette question au moment de la relecture. Cela m'aurait évité bien des déconvenues.

Je m'abstins de remarquer que c'était lui qui, ayant voyagé aux USA, avait eu amplement l'occasion d'étudier

les schémas linguistiques des Américains. En ce qui me concernait — bien que j'eusse adoré visiter la Californie, Chicago ou même le Texas, dont le gouverneur continuait pourtant d'envoyer des innocents à la chaise électrique avec une consternante régularité —, je n'étais jamais allée plus à l'ouest que Gloucester. Mais je promis à Colin de faire ce qui serait en mon pouvoir pour limiter les dégâts de l'article de l'inconnu du *Times* et, coupant court à une nouvelle série de soupirs, je raccrochai.

J'allais enfin pouvoir me plonger de nouveau dans ma lecture.

Je compris rapidement que les sujets d'inquiétudes étaient nombreux. Je ne parle pas de la santé du bébé — il serait toujours temps de m'en soucier *quand* je tomberais enceinte — mais de tous les aspects qui risquaient de déraper si, disons, une personne ne maîtrisant pas réellement la situation et n'étant pas réellement enceinte (au hasard, moi) avait l'idée de se prétendre enceinte alors qu'elle ne l'était pas. Prenons un exemple pratique, pour les besoins de la démonstration. Que répondra la personne (moi) si d'aventure on lui demande comment elle s'est aperçue de sa grossesse ? Elle peut bien sûr opter pour la solution de facilité et répondre par une banalité du genre « Parce que je n'ai pas eu mes règles, pauvre niais ! », ce qui serait frappé au coin du bon sens, surtout si son interlocuteur est effectivement un pauvre niais. Mais si la personne a la banalité en horreur et préfère une réponse plus personnelle et donc plus authentique, elle peut être tentée de s'exclamer « Oh, j'ai vomi mes cookies toute la journée ! », ou « J'ai été prise d'une folle envie de fraises en plein milieu de la nuit », ou encore « J'ai remarqué un changement de texture de mes glaires cervicales ». Certes,

c'est ingénieux. Toutefois, l'inconvénient de cette tactique est qu'un interlocuteur un tant soit peu futé peut facilement trouver des raisons autres que la grossesse à ces symptômes. « Tu n'as pas pensé qu'il pouvait s'agir d'une intoxication alimentaire ? », ou « Normal, tu étais au restaurant et le serveur venait d'apporter la tarte aux fraises », ou encore « Tu sais, Jane, tu n'es pas obligée te t'examiner jusque-là avec un miroir tous les jours ! »

Bref, j'étais fermement convaincue que le seul argument définitif pour faire taire les malveillants au cas où ils se montreraient trop curieux était encore de leur mettre sous le nez un bon vieux test de grossesse. Exactement comme Trevor me l'avait suggéré.

En rentrant à la maison, ce soir-là, je m'arrêtai chez M. Singh pour acheter un curry à emporter à la maison, dans le but d'apaiser la faim de loup que je n'allais pas tarder à ressentir. Pendant qu'on préparait ma commande, je fis un tour à la pharmacie voisine. Là, ayant repéré le rayon des tests de grossesse, je lus dans leur intégralité les informations portées sur toutes les boîtes, jusqu'à ce que je trouve un test qui affirmait être utilisable à n'importe quel moment de la journée. (Pour celles et ceux qui ne le sauraient pas, je rappelle que les tests de grossesse traditionnels se pratiquent avec la première urine du matin. Amis de la poésie…) Puis je choisis une pochette de feutres aux couleurs de l'arc-en-ciel — très joli —, passai à la caisse régler mes emplettes, retournai chez M. Singh prendre mon curry et rentrai à la maison.

***

Ce n'était pas à proprement parler de la provocation de ma part, à l'époque où je me suis installée dans cet appartement avec Trevor, de le repeindre (l'appartement, pas Trevor) d'une couleur qui trancherait joyeusement avec sa personnalité un peu terne (Trevor, pas l'appartement. Suivez un peu, s'il vous plaît). C'était tout simplement parce que j'aimais la couleur rose. Cela dit, j'estime qu'il est bon au commencement d'une relation de voir jusqu'à quel point un homme est prêt à faire des concessions pour me garder dans son lit. J'entendais des filles au bureau raconter leurs manigances pour obtenir de leurs fiancés qu'ils leur offrent des diamants, les emmènent en vacances aux Caraïbes ou laissent un autre type jouer dans leur lit (et je ne parle pas de jouer à la belote). A côté de tels exploits, ce n'était pas placer la barre trop haut que de demander à Trevor de repeindre l'appartement en rose.

D'autant qu'il s'est empressé de prendre sa revanche en m'imposant la présence d'une horreur de bestiole orange répondant au doux sobriquet de Punch le Chat, auquel il vouait un amour démesuré. De l'orange dans un appartement rose, je vous demande un peu. Moi qui adore la gent féline, je pris Punch en haine dès son intrusion dans l'appartement. Je ne pouvais le croiser sans que mon pied me démange d'une formidable envie de lui botter le train, surtout lorsqu'il venait s'enrouler autour de mes jambes en poussant son insupportable miaulement sur l'air de *Et alors, mes croquettes !* Aujourd'hui je peux bien l'avouer, j'ai toujours détesté cette version diabolique du Chat Botté. Ce devait être la couleur orange qui ne passait pas.

Quoi qu'il en soit, ce soir-là en poussant la porte de l'appartement, ma vieille démangeaison au pied se réveilla, aussi vigoureuse que d'habitude, à la vue de l'affreux

Punch qui mettait le cap sur moi, tel le Grinch se ruant vers les décorations de Noël sans même toucher le sol. Si je m'étais écoutée, je l'aurais expédié dans la cheminée en colis express. Mais ce n'était pas le moment de commettre une telle bévue, alors que je m'apprêtais à lancer une vaste campagne de communication destinée à recentrer mon image aux yeux de Trevor. Désormais, je devais apparaître à celui-ci comme la mère de son enfant, une créature douce, maternelle et responsable. Pas une harpie projetant le chat telle une fusée à travers l'appartement en vomissant des imprécations haineuses.

— Salut, Punchy chéri !

Prenant mes sacs de courses dans une seule main, je me fendis d'une caresse à l'intention de mon ennemi et roucoulai, en lui flattant le dos :

— Papa est rentré ?

Evidemment, je savais que Trevor était là. J'avais vu sa voiture garée en bas. Vous n'imaginez tout de même pas que je me serais ainsi dépensée en vains efforts si mon cœur de cible n'avait pas été dans les parages ?

— Bonsoir ! s'exclama ce dernier en sortant de la salle de bains, les cheveux encore humides et vêtu seulement d'un jean.

Trevor est un adepte des deux douches par jour, ce qui me convient fort bien. Non seulement cela m'offre le loisir d'admirer son anatomie parfaite, mais c'est pour moi l'occasion de me féliciter d'avoir su séduire un blond aux yeux bleus — exactement le type d'homme que j'imaginais dans le rôle de prince charmant depuis l'âge de cinq ans et demi. Quelqu'un a dit que réussir sa vie c'est réaliser ses rêves d'enfant. Si ma campagne de communication réussissait, je pourrais affirmer sans forfanterie avoir réussi ma vie.

Je déposai les sacs de courses sur la table de la cuisine et me blottis dans les bras de Trevor.

— Mon amour ! Quelle chance de te trouver à la maison !

N'en faisais-je pas un peu trop ? Je chassai mes doutes d'un revers de la main métaphorique. Quelqu'un d'autre a dit que qui veut la fin veut les moyens. C'était le moment de mettre le paquet. Je poursuivis donc sur le même ton :

— La journée s'est bien passée au bureau ?

Même dans les sit-coms, les épouses retrouvant leur cher mari après une rude journée de labeur n'en font pas autant. Mais qui veut la fin…

— Pas de nouveau Nick Leesons pour te saper le moral ?

— Non, tout s'est bien passé.

Trevor s'écarta de moi pour inspecter le contenu du sac de chez M. Singh.

— Chouette, du curry ! J'ai essayé de t'appeler plusieurs fois aujourd'hui pour te proposer d'en acheter mais j'étais interrompu chaque fois, ensuite j'ai failli en prendre sur le chemin du retour mais je me suis dit que tu avais peut-être déjà fait les courses et je ne voulais pas contrarier tes plans, alors j'ai préféré ne rien faire.

Il m'adressa un sourire charmeur.

— Tu es la meilleure.

Quelquefois, les choses sont presque trop faciles.

— Tu ne crois pas si bien dire… Tiens, si tu mettais la table ? Pendant ce temps, je fais un saut à la salle de bains pour me laver les mains et…

Je tapotai le sac de la pharmacie en prenant un air mystérieux.

— … et régler une petite question de fille.

Trevor était si intéressé par le contenu du sac de curry qu'il ne prêta pas une seconde d'attention à celui de la pharmacie.

Les hommes sont vraiment d'étranges créatures. C'était pourtant bien lui qui m'avait suggéré d'acheter la bombe à retardement qui se trouvait dans ce sac. J'étais sur le point de faire usage de l'engin qui allait peut-être révolutionner son existence, mais rien d'autre ne semblait l'intéresser que les barquettes de poulet au curry. Je renonçai à comprendre.

Une fois dans la salle de bains, je m'enfermai à double tour, ce qui en soi constituait déjà une grande première, et ouvrit le sac. Ayant pris le test de grossesse, j'en parcourus une nouvelle fois les instructions. Sans raison, en fait, puisque tout ce que j'avais à faire, c'était de prendre le feutre rose dans sa pochette arc-en-ciel et de tracer une petite ligne bien droite sur la fenêtre de lecture du test. Mais, soucieuse d'authenticité et perfectionniste comme vous commencez à me connaître, je décidai qu'il serait judicieux d'uriner sur le test, afin de lui conférer une odeur plus réaliste.

Je m'installai donc sur la cuvette des toilettes pour procéder à la manœuvre selon les instructions du fabricant. Puis je me lavai les mains en pestant contre ce système idiot et salissant, et décapsulai mon feutre pour tracer la fameuse petite ligne rose… sur le support humide.

La ligne rose se transforma en une vilaine tache rougeâtre, sans le moindre rapport avec le dessin signifiant *Vous avez gagné !* dont le modèle figurait au dos de la boîte du test. Le résultat était d'autant plus désastreux que, n'ayant jamais été particulièrement douée en arts plastiques, j'avais massacré ma ligne horizontale, laquelle avait l'aspect d'un tronc d'arbre tordu par un coup de vent de force dix, sans aucune similitude avec quoi que ce soit d'indiqué sur le dos de la boîte, pas même avec le schéma indiquant *Tentez de nouveau votre chance*. Coup de chance, j'avais eu la bonne idée d'acheter un emballage contenant deux tests. Sans

doute une initiative du laboratoire à l'intention des femmes excessivement perfectionnistes ou de celles qui, comme moi, faisaient des trucs bizarres avec leur premier test.

Je fourrai donc le bâtonnet saboté dans le placard sous le lavabo en le dissimulant derrière un paquet de serviettes hygiéniques — imaginez la tête de Trevor s'il découvrait l'objet du délit dans la poubelle — et, me promettant de me débarrasser dès que possible de cette dangereuse pièce à conviction, j'ouvris le second test. Cette fois-ci, pas question de jouer avec le feu, ou plutôt avec l'… eau. Si j'abîmais aussi celui-ci, il faudrait tout recommencer le lendemain soir, et je risquais d'y perdre ma spontanéité.

— Jane ? qu'est-ce que tu fiches ? Le poulet va refroidir !

Trevor n'était peut-être pas le prince charmant de mes cinq ans et demi sur *tous* les points, celui qui, dans mes rêves, mettait un genou à terre pour me demander ma main d'une voix vibrant d'émotion, mais c'était un garçon bien élevé. Jamais il ne lui serait venu à l'idée de passer à table sans m'attendre.

— J'arrive ! Donne-moi juste une petite seconde !

M'étant donc abstenue de toute initiative malheureuse cette fois-ci, je plaçai la boîte du test perpendiculairement sur la fenêtre de lecture du test afin de l'utiliser comme règle, pris mon feutre rose, bloquai ma respiration et traçai une ligne quelques millimètres sous la ligne témoin, comme indiqué sur le mode d'emploi. Puis je rangeai le feutre dans le sac, envoyai le tout rejoindre le premier test au fond du placard et m'écriai :

— Trevor ? J'ai une surprise pour toi !

J'attendis, le cœur battant. Enfin, un raclement de chaise sur le plancher se fit entendre dans la salle à manger, suivi d'un soupir qui disait clairement *Mais j'ai faim, moi !*

Cependant, Trevor avait trop d'éducation pour manifester son agacement de façon aussi directe.

Il tourna la poignée de la porte, sans succès.

— Si tu veux vraiment que j'entre, Jane, j'ai peur que tu ne doives tirer le verrou de cette porte.

Où avais-je la tête ? M'efforçant de contenir ma nervosité, j'ouvris le battant tout grand — dans la mesure où l'exiguïté de la pièce le permettait.

— Regarde !

Et, élevant le bâtonnet à la hauteur de ma poitrine telle une hôtesse de jeu télévisé présentant un chèque à dix zéros, je désignai les deux lignes parallèles qui s'affichaient dans la fenêtre de lecture. Du coin de l'œil, je vis Punch se faufiler à la suite de son maître dans l'étroit espace de la salle de bains. Si cette saleté s'imaginait que je ne l'avais pas remarqué ! Il ne perdait rien pour attendre !

— Regarde ! Là, cette ligne rose sous la ligne témoin ! Oh, mon chéri, si tu savais combien je suis heureuse !

En ce qui le concernait, en revanche, je savais très bien combien il était heureux. *Grosso modo*, autant qu'un condamné à mort à qui on vient d'annoncer sa sentence. D'un air hébété, il agrippa le montant de la porte pour se retenir.

— Seigneur Dieu, Jane… Est-ce que ça veut dire ce que je pense que ça veut dire ?

— Si ce que tu penses que ça veut dire est que tu vas pouvoir me dorloter dans les mois à venir parce que j'attends un heureux événement, alors la réponse est oui.

— Oh, mon Dieu. Oh, mon Dieu, Janey…

Si ses paroles pouvaient à la limite passer pour l'expression d'une heureuse émotion, son visage en revanche signifiait clairement toute l'angoisse qu'il ressentait à la perspective d'être bientôt papa. Il me prit dans ses bras et me serra fort,

si fort que je me demandai un instant si ce n'était pas lui qui avait besoin de réconfort.

— Bien sûr, me dit-il d'une drôle de petite voix, je te soutiendrai.

Je l'enlaçai tendrement, aussi rayonnante qu'une Madone en gloire, tandis que d'un coup de pied discret, j'envoyai promener Punch hors de la pièce. Il n'y avait pas de place pour nous trois dans cette salle de bains. C'était Punch, ou moi.

Selon les calculs officiels que j'annoncerais plus tard aux amis et à la famille au cours des semaines et des mois à venir, au moment de l'annonce faite au futur père dans la salle de bains, j'avais deux toutes petites semaines de retard dans mon cycle. Je dois reconnaître que Trevor tint sa parole. Il me soutint effectivement. Ce qu'il n'avait pas précisé — bien que, pour lui rendre justice, il ne possédait pas *tous* les éléments de l'histoire à cette époque — c'était la durée exacte de cette belle solidarité. Je peux le dire aujourd'hui, son soutien dura très précisément deux mois, treize jours et dix-neuf heures, ce qui m'amenait au seuil de mon second trimestre, époque à laquelle nous projetions de nous marier, mais aussi époque où Trevor apprit *le reste* des éléments de l'histoire.

Mais nous y viendrons plus tard.

Ma grande aventure n'en était qu'à son premier mois ; mon bébé, qui n'avait pas encore atteint la taille d'un grain de riz, n'était qu'un embryon de têtard se préparant à dérouler d'ici à environ deux semaines ses bras et ses jambes à partir de sortes de bourgeons qui lui poussaient du tronc, tandis qu'à l'intérieur se formaient le canal neural — ébauche du cerveau et de la moelle épinière — ainsi que le cœur, le

tube digestif et les organes sensoriels. Quant à Trevor, il me traitait avec le soin qu'on réserve en général à un vase Ming.

J'étais sur le point d'embarquer pour la partie la plus agréable de mon Voyage au pays de la procréation.